

Stéphanie Crayencour

Préface d'Olivier Clerc

*Tuer
mon père
ou lui
pardonner*

«Un récit autobiographique
drôle et émouvant
sur le pardon au père»

OLIVIER CLERC



LEDUC 

Je l'appelais Patrick. Jamais « papa », ce nom-là se mérite.

Il était à côté de ses pompes, incohérent, irresponsable, égoïste, absent. Même si j'admirais chez lui cette faculté de traverser le pire avec humour, je ne lui pardonnais pas l'enfer qu'il nous a fait vivre. Était-il fou, génial ou abruti ? Un peu de tout cela ou rien de tout cela ? Il voulait mourir, mais ratait ses suicides. N'y parvenant pas, il m'a demandé de l'aider à se tuer.

Inspiré d'une histoire vraie, ce livre raconte la quête d'un père à tuer ou à aimer. Dans un mélange de profondeur et de sarcasme où se mêlent l'intime, l'effondrement et la grâce, ces pages relatent une vie à la fois dévastatrice et miraculeuse, de la tempête à la bénédiction, de la haine au pardon. Celui qui émerge de la souffrance et des abîmes et s'élève dans des espaces inconnus où une conscience retrouvée sait qu'il n'y a rien à pardonner.

« Un livre qui pousse à la réflexion et qui laisse une empreinte une fois la dernière page tournée. »

« Peut-on se sentir libéré de son enfance, de son passé sans pardonner ? Percutant. »

Stéphanie Crayencour est une actrice belge. Elle est l'auteure du *Papillon d'or* où elle explore les portes de l'invisible et livre un témoignage fort suite à la perte de son frère. Grâce à son podcast *La Fille de Gérard*, elle tisse les liens entre sciences, conscience et spiritualité auprès de pionniers, chercheurs et philosophes.

19,90 euros

Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-3952-8



9 791028 539528

editionsleduc.com

LEDUC



LES LECTRICES EN PARLENT !

Jessica, @deslivresalire_

« Un roman complètement déjanté, mêlant enquête, humour et émotions. Les situations improbables s'enchaînent avec beaucoup de rythme et un humour absurde qui fonctionne très bien, tout en laissant une vraie place à des thèmes plus profonds comme les liens familiaux, la culpabilité ou encore la difficulté de venir en aide à ceux qu'on aime. Ce mélange entre légèreté et émotion est, pour moi, la grande force du roman. »

Nathalie, @nathi_lit

« Cette lecture m'a profondément touchée. Bien plus qu'un simple récit, c'est un témoignage d'une grande sincérité sur les blessures familiales, la souffrance et le chemin, parfois chaotique, vers la reconstruction. À travers son parcours, l'auteure nous invite à réfléchir à des questions universelles : peut-on pardonner à un parent ? Le pardon est-il une nécessité pour avancer ? Un livre qui ne laisse pas indemne. »

Marion, @leslectures_de_petite_marion

« Je crois que c'est le genre de livre qui me rappelle pourquoi j'aime autant lire : parce qu'il est capable de me surprendre. On se laisse embarquer dans une enquête policière, ponctuée d'une touche d'humour qui apporte un peu de légèreté au sujet. Puis, au fil des pages, le roman dévoile une tout autre profondeur. »

Anne, @au_fil.des_pages

« L'humour mordant fait mouche et donne beaucoup de rythme au récit, avec des répliques cinglantes qui m'ont souvent fait sourire. Derrière cette légèreté apparente, l'auteure aborde des sujets bien plus profonds, comme le pardon, la filiation et la culpabilité. Un roman qui laisse une empreinte une fois la dernière page tournée. »

Linda, @books_and_cooks16

« Dans ce récit très personnel, Stéphanie Crayencour nous entraîne dans une quête aussi improbable qu'émouvante. C'est un témoignage à la fois surprenant et touchant, qui rappelle qu'on ne choisit pas son histoire familiale, mais que l'on peut choisir la manière dont on décide de vivre avec. »

Charlotte, @charlotteauxbooks

« Un récit autobiographique poignant et très fort, intimiste mais à portée universelle, avec une thématique essentielle : peut-on se sentir libéré de son enfance sans pardonner ? Percutant. »

Caroline, @les_petites_lectures_de_caro

« Une lecture qui pousse à une clairvoyance lumineuse sur le pardon. Stéphanie nous offre un témoignage authentique qui mêle habilement réalité et fiction... le tout saupoudré d'une touche d'humour absolument irrésistible ! Et vous, pensez-vous que "pardonner, c'est renoncer à tout espoir d'un passé meilleur" ? »

*Tuer
mon père
ou lui
pardonner*

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS!

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux!

Rendez-vous ici : **bit.ly/newsletterleduc**

Retrouvez-nous sur notre site **www.editionsleduc.com**
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Le texte en page 15 est extrait de l'article
« Un Belge retrouvé à demi-conscient dans le port d'Ibiza »,
publié le 24 septembre 2015 sur le site d'informations 7sur7.be.

Conseillère éditoriale : Catherine Maillard

Édition : Violaine Chivot

Correction : Judith Lucet-Hor

Maquette : Nord Compo

Couverture : Constance Clavel

Photo de couverture : Nanna Dís

© 2026 Éditions Leduc
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 979-10-285-3952-8

Stéphanie Crayencour

Préface d'Olivier Clerc

***Tuer
mon père
ou lui
pardonner***

LEDUC 

Inspiré d'une histoire vraie, la mienne.

« Il n'y a pas d'avenir sans pardon. »

DESMOND TUTU

PRÉFACE

Il y a des préfaces qui ne se refusent pas, même quand on est beaucoup sollicité. Comment dire non à Stéphanie avec le sujet qu'elle traite ?... Et la manière si drôle et originale dont elle s'y prend, qui plus est ? Dès les premières pages, je savais que j'accepterais.

Pour tout dire, d'ailleurs : j'ai lu son livre d'une seule traite. J'avais prévu de m'arrêter à la moitié, mais voilà que j'arrive pile au passage où le pardon fait irruption dans son histoire. Du coup, je reprends ma lecture... et impossible de m'arrêter avant la fin.

C'est beaucoup plus difficile qu'on ne l'imagine d'écrire un roman – même inspiré d'un vécu personnel – qui transmette des notions de spiritualité ou de développement personnel, sans que ça fasse *téléphoné*. Sans que l'histoire semble juste le prétexte à passer un message. Si ça fonctionne si bien, dans le cas présent, c'est sans doute qu'il s'agit justement d'une expérience de première main. Stéphanie, à travers ces pages, partage un chemin qu'elle a réellement dû arpenter. Ça se sent.

Ce livre est truffé de perles sur le pardon, mais charge aux lectrices et lecteurs de les ramasser, d'en apprécier la valeur. Elles sont glissées comme ça, dans la conversation, l'air de rien. Celles et ceux d'entre vous qui ont déjà beaucoup lu sur cette thématique essentielle – comment guérir son cœur ? – en reconnaîtront sans doute quelques-unes.

Enfin, *last but not least* (quand Stéphanie m'a contacté elle habitait Londres), ce livre est drôle, pétillant, incisif. J'en ai même relu les dix premiers chapitres à mon épouse, à voix haute, et on a bien ri ensemble. C'est cash. C'est très actuel. Et Stéphanie se livre à ses lectrices et lecteurs avec une honnêteté désarmante et un formidable sens de l'autodérision.

Que l'on recueille ou non les perles disséminées dans ces pages, leur lecture fera passer un très agréable moment. C'est rythmé, captivant. Je ne suis pas surpris que Stéphanie soit actrice, dans la vraie vie. Il y a dans ces pages un rythme assez scénaristique : on imagine facilement le film qui pourrait en être tiré (mais serait-ce la meilleure manière d'en transmettre le fond... les perles ?).

Alors, joyeuse lecture à toutes et à tous... avec du fil à la main pour enfiler ces perles !

De tout cœur,

Olivier Clerc

P.-S. : La première perle que Stéphanie a partagée avec moi vient de sa grand-mère, qui avait 106 ans (!) à l'époque. Étonnée de la voir dans une telle forme à un âge si avancé, Stéphanie lui avait demandé quel était son secret. Réponse de la grand-mère : « Je n'en veux à personne... et je mange du chocolat ! »

1.

Un Belge de 61 ans a été retrouvé, mercredi matin, en état de demi-conscience dans le port d'Ibiza. Selon les services de secours, l'homme flottait dans le port, le visage dans l'eau. Il a été transporté à l'hôpital local de Can Misses dans un état critique, rapporte le site d'informations Noudiari.

C'est sûr, c'est lui. Trois semaines sans nouvelles et mes messages qui restent en attente.

Je le sens, c'est lui.

Comment savent-ils qu'il est belge ? On peut avoir une tête de Belge, même le visage dans l'eau ? S'ils le disent, c'est qu'ils ont trouvé ses papiers d'identité. Dans sa poche, peut-être, et trempés, sûrement.

Et puis, on ne flotte pas dans l'eau. On nage, ou on coule. J'ai déjà essayé de faire l'étoile immobile dans une piscine, tu tiens quelques secondes, pas plus.

Alors il aurait sauté comme ça, devant les passants ?
Un mercredi matin ?

On ne se suicide pas un matin, si ? Si tu veux disparaître, tu attends la nuit... Enfin, je n'en sais rien. C'est ce que je ferais, moi.

Peut-être qu'il ne voulait pas mourir. Peut-être qu'il voulait juste voler un bateau. Lui qui aime tant les bateaux... Dans ce cas, oui, un vol en plein jour, pourquoi pas.

— On est prêts à tourner sur le plateau. Murielle te fera les dernières retouches make-up une fois en place.

— Merci, Lucie. J'arrive.

Je dois repenser à mon personnage.

La scène à table, avec mon ex que ma famille adore.

La cousine débarque, je la félicite pour ses rondeurs, elle réplique, et là, un regard sur le plat qu'on sert. Gros plan. *Cut.*

Cette scène est absurde. Je n'en ai rien à foutre de tourner ça.

À ce moment précis, où tout a l'air de vaciller encore une fois, ce métier me paraît le plus con et le plus vide au monde.

Mais comment un visage peut-il rester sous l'eau aussi longtemps ? Il est peut-être mort à l'heure qu'il est.

2.

— *Hola. Do you speak english ?*

— *No, lo siento. ¿ En qué puedo ayudarle ?*

Je ne sais pas si c'est mon état du moment ou la fatigue qui me donne ce ton condescendant mais, franchement, qu'on ne soit pas capable d'aligner trois mots d'anglais à l'accueil d'un hôpital, ça me dépasse.

— *Et français ? French ?*

— *No, lo siento.*

— *Are you Can Misses Hospital ?*

— *Sí.*

— *My father, padre. Ibiza porte. Water. Agua. Patrick.*

J'avais envie de préciser « la tête flottante belge du port d'Ibiza », mais inutile d'ajouter du sarcasme à cette conversation déjà bien trop surréaliste, et mon vocabulaire en anglais est encore un peu limité pour me lancer dans l'humour.

— *Sííí, llegó aquí hace dos días ! ¿ Eres de la familia ?*

— *He is OK ?*

— *Se ha recuperado bien. Sí, vale, vale.*

— *OK. Recuoperdao. Great. Great. Demain. Je serai là. Mañana.*

3.

Une des choses les plus jouissives à faire dans ce bas monde, c'est mettre ses écouteurs et se couper des autres, pour ne plus faire qu'un avec le morceau de ta playlist Spotify. Tu peux tout imaginer, tout réinventer. Tu as cette sensation de liberté incommensurable.

Je regarde par le hublot, satisfaite de ma place : pas trop loin de la sortie, et surtout loin des enfants en bas âge.

Ce billet m'a coûté 500 balles aller-retour. 500 balles que je claques sans trop réfléchir. Je bosse en ce moment sur un film, ce qui me donne l'illusion, pour quelques semaines, d'être riche et de pouvoir me permettre des achats compulsifs comme celui-ci.

Dans quelques mois, 500 euros, ce sera peut-être tout ce qu'il me restera pour manger et me distraire. Le métier d'actrice, ce n'est que ça : des hauts, des bas, des sensations de puissance face à des sentiments de désarroi total.

Je regarde les autres passagers, heureux à l'idée de leurs prochaines vacances, espérant trouver dans la lumière du Sud une parenthèse dans leur quotidien terne. Cette famille parfaite à quelques rangées de moi me fout le cafard. Ça aurait pu être nous autrefois, ces gens aux vêtements bien repassés. Mon frère Max à côté de moi, ma mère qui s'inquiète pour tout et mon père qui fait semblant de maîtriser le monde. Je n'ai que très peu de souvenirs de ma petite enfance, et encore moins avec lui. J'aimerais pouvoir me raccrocher à quelque chose, un instant où il m'aurait prise sur ses genoux, où il aurait partagé avec moi un morceau de musique qu'il adorait, mais il n'en est rien. Les marques de tendresse sont plus présentes sur les photos que dans ma mémoire.

Pour lui trouver une faible excuse, je crois que la génération de mon père est une génération charnière. Celle où le monde a compris que les papas n'avaient plus tout à fait le même rôle qu'avant. Et tout a commencé à basculer pour le mien quand il a pris conscience, petit à petit, que ma mère pouvait exister sans lui, et qu'elle serait sans doute plus heureuse. Les épreuves – dont plusieurs cancers – l'ont invitée à revoir complètement sa manière de vivre et de penser. Elle s'est lancée dans une quête spirituelle tous azimuts qui l'a assez vite déconnectée de mon père qui ne captait rien. J'avais sept ans quand cette souveraineté presque divine du paternel s'est effondrée. Elle a laissé place à un chaos diffus, insidieux, qui

s'est infiltré dans chaque recoin de notre famille. Car mon frère et moi n'étions au courant de rien. Rien ne se disait sur la situation du couple. Ni les tensions, ni la maladie. Ils faisaient semblant mais plus rien ne collait aux yeux des enfants que nous étions, sensibles à la détresse ambiante. La mort planait sur nous tous et nous n'avions pas de mots pour apaiser l'angoisse. Nous ne savions pas pourquoi mais nous marchions à tâtons dans le brouillard oppressant du non-dit. Max a décroché à l'école. Moi, j'ai développé une série de tocs qui ne m'ont quittée que bien des années plus tard. Ma mère était courageuse face à cette lente désagrégation, elle cherchait à nous protéger sans jamais s'effondrer, du moins devant nous. Et c'était là leur unique point commun avec mon père : cette obsession de ne rien laisser paraître, tous deux profondément prisonniers du « qu'en-dira-t-on ». C'est la seule raison pour laquelle elle n'est pas partie plus tôt. De tout cela est née chez moi cette sorte d'arrogance en guise d'armure. Je suis ce qu'on appelle une enfant devenue adulte trop tôt, et aujourd'hui j'ai tendance à toiser le monde et ses figurants.

À côté de moi, une petite dame tout apprêtée. Par chance, elle ne s'est pas trop cocottée, comme elles le font toutes pour cacher la misère.

C'est une prise d'otage, ces parfums qui vous font suffoquer. Faudrait les bannir, et spécialement dans les avions. Je me demande : si elle connaissait la raison de ma venue à Ibiza, serait-elle compatissante

ou effrayée ? Elle semble si maniaque dans ses gestes, je penche pour effrayée.

Je suis blonde, les yeux bleus, le teint pâle mais encore frais pour mon âge. Rien ne laisse penser que je pourrais être une criminelle. Au fond, je ne sais même pas à quoi ressemble un visage d'assassin. Et suis-je seulement capable d'en devenir un ? C'est quoi, le féminin d'assassin ? Probablement « assassine » mais je ne l'ai jamais entendu. Sans doute parce qu'elles sont rares. Je sais que mon père cherche désespérément à mourir mais il n'y arrive pas. Et pour rajouter à sa peine, on ne pense jamais à ce genre de cas. La plupart du temps, on redoute que la mort vienne frapper à notre porte. Lui, il voudrait juste qu'elle entre sans sonner.

Il a déjà raté son coup deux fois.

La première, en bas de chez lui. Mis dehors par son propriétaire, toutes ses affaires jetées sur le trottoir. Il est resté là, assis, à attendre une mort lente, liée à l'épuisement, au froid, à la faim, à la déshydratation, rien de très spectaculaire. Finalement, ma mère a reçu l'appel d'un organisme qui a la bonté de s'occuper de gens comme lui.

La deuxième, il a pris des médicaments. Manière plus « propre » et plus douce, je préfère. Mais encore une fois, la tentative a échoué. Son ex, ma mère donc, venait de partir en vacances avec son nouveau compagnon. J'en avais profité pour installer mon père quelques jours dans leur maison, histoire de le

surveiller, de savoir où il était. Et d'essayer de gérer ses nombreuses conneries à distance.

Après s'être défoncé la gueule aux médocs, il a titubé, est tombé dans l'escalier, s'est ouvert le crâne et s'est effondré sur le lit de ma mère. Et le pire, c'est qu'à quelques heures près c'était terminé, enfin. Mais, pour je ne sais plus quelle raison, ma mère a décidé de rentrer plus tôt. Elle l'a trouvé là, a appelé les secours... et je vous passe la scène.

Un bon vieux pétage de câble familial, comme il en existe souvent chez nous.

Donc ce serait à moi, sa fille, de le tuer ? Je devrais en parler à mon frère. Il rira, pas parce que l'idée lui semble si folle, non. Plutôt parce qu'il ne saura pas quoi me répondre.

Lui a décidé de couper les ponts, moi, je n'y arrive pas. J'ignore si c'est parce que je suis une femme, parce que je suis l'aînée, ou juste parce que je n'ai pas son talent pour tourner les pages.

Et si je le tue, je fais comment ? Je le pousse du haut d'un immeuble ? C'est ce qui me paraît le plus réalisable. Mais quel immense cadeau je lui ferais, en vérité !

Parce que « l'après », ce serait quoi, pour moi ? Est-ce que j'aurais encore le droit au bonheur, ou est-ce que je me condamnerais à me saboter jusqu'à la fin de ma vie pour cet acte ? Je suis très forte en matière d'autodestruction. Et si on devinait que c'était moi ?

La presse s'en emparerait, évidemment. Tout serait amplifié, déformé. Je deviendrais célèbre, mais pas comme je l'avais imaginé.

Si je parle de ça aussi crûment, c'est parce que mon père me l'a demandé. Je suis allée lui rendre visite à l'hôpital, après la *Tentative numéro 2*.

Je vois encore cette jeune psychologue, toute nouvelle, toute fraîche, qui a assisté à une scène si surréaliste qu'elle en tremblait.

Quand quelqu'un tente de se suicider, tu ne peux pas quitter l'hôpital sans passer par la case « entretien familial ». Je m'étais proposée d'y aller, je crois que ça arrangeait tout le monde, ma mère et surtout mon frère, évidemment.

On était dans une salle blanche exiguë, avec cette lumière atroce typique des hôpitaux.

Nous trois : mon père, la psy et moi.

Elle était mignonne, son petit bloc-notes en main, prête à gribouiller deux banalités, jusqu'à ce qu'elle pige qu'elle venait de tomber dans un film morbide.

— Tu as voulu mourir, j'imagine ? j'ai dit en commençant l'entretien.

— Oui.

— Et donc, tu t'es encore raté.

— Oui.

— C'est quand même pas cool d'avoir fait ça chez maman.

— Je sais.

— Tu t'es vu dans un miroir ? T'as une sale tête. Pleine de bleus, de coups... On dirait que tu t'es battu.

Ça l'a fait rire.

— Comment pouvez-vous renouer avec la vie ? est intervenue la psy, de sa voix trop douce.

C'est sans doute dans le top 5 officiel des questions les plus cons qu'un psy peut poser à quelqu'un qui veut mourir.

Mon père et moi avons échangé un regard complice, on pensait la même chose – *elle est gentille d'essayer, mais elle ferait mieux de se taire.*

— Madame, je vais être brève : moins vous en saurez sur notre famille, mieux vous vous porterez.

Mon père a acquiescé. Et elle n'a plus jamais ouvert la bouche.

— Donc, tu veux mourir. Ce n'est pas si compliqué, honnêtement. Les gens qui sautent d'un immeuble ont rarement la chance d'assister à ce genre de réunion ensuite.

— Oui, c'est vrai.

— Je peux t'aider d'une quelconque façon ?

— Oui.

— À quoi ?

— Mourir.

— C'est pas rien, comme service.

Et il s'est remis à rire.

Ça m'a toujours fascinée, ce rire. Mon père a traversé des zones d'ombre que beaucoup n'oseraient